

3826

3886

3930

3936

4040

4062

3861

3863

3899

3981

# RALLYE-DECOUVERTE - FRAG SUR LA MAIN



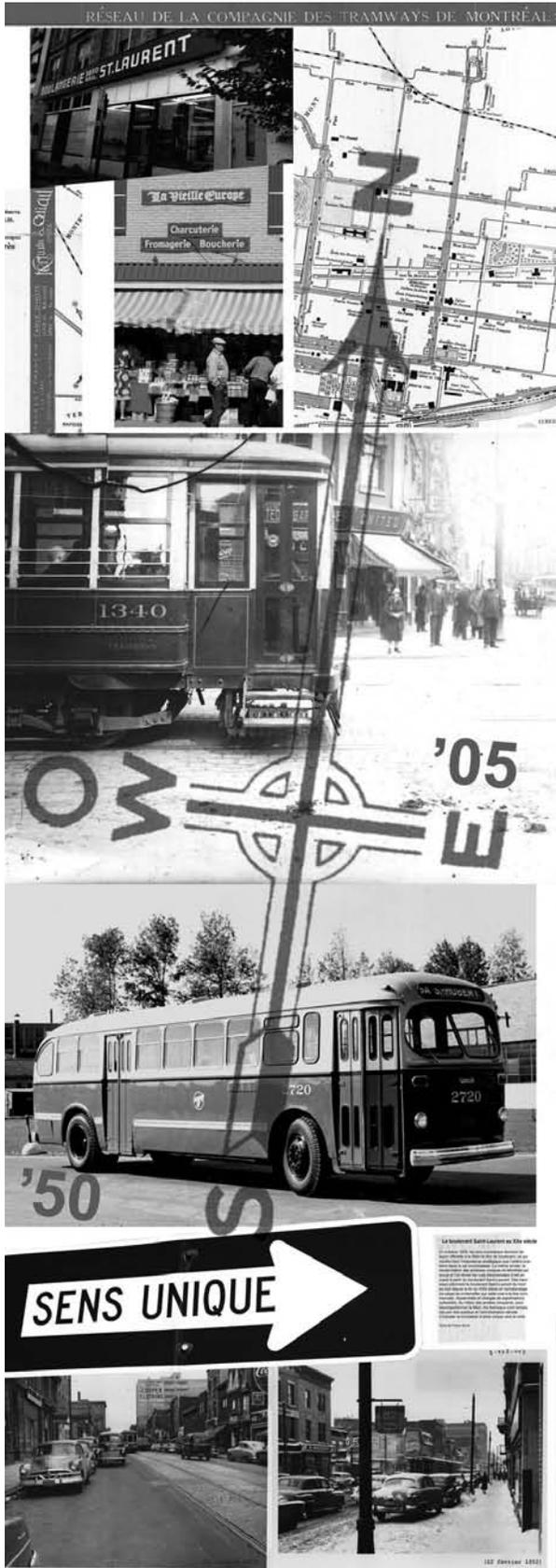
# FRAG



# TABLE DES MATIÈRES

<b>3826</b> FRAG _ Le boulevard St Laurent au XXe siècle	4
<b>3861</b> FRAG _ L'antisémitisme	6
<b>3863</b> FRAG _ Warshaw	10
<b>3886</b> FRAG _ Le coeur de la vie juive entre les deux guerres	12
<b>3899</b> FRAG _ Le coeur de la vie juive entre les deux guerres	14
<b>3930</b> FRAG _ L'épicier Simcha Leibovich n'est plus	18
<b>3936</b> FRAG _ Le bain Schubert et la synagogue Beys Shlomo	20
<b>3981</b> FRAG _ L'industrie de la confection	26
<b>4040</b> FRAG _ L'avenue Duluth et Fletcher's field	36
<b>4062</b> FRAG _ Le Keneder Odler et la presse yiddish de Montréal	40





**3826** St-Laurent  
Entre Roy et Cuthbert

## Le boulevard Saint-Laurent au XXe siècle

En octobre 1905, les élus municipaux donnent de façon officielle à la Main le titre de boulevard, ce qui montre bien l'importance stratégique que l'artère joue alors dans la vie montréalaise. La même année, la numérotation des adresses civiques de Montréal est revue et l'on divise les rues transversales d'est en ouest à partir du boulevard Saint-Laurent. Des tramways sillonnent le boulevard Saint-Laurent du nord au sud depuis la fin du XIXe siècle et l'achalandage ne cesse de s'intensifier sur cette voie à la fois commerciale, résidentielle et chargée de significations culturelles. Au milieu des années cinquante, pour décongestionner la Main, les tramways sont remplacés par des autobus et l'administration décide d'imposer la circulation à sens unique vers le nord.

Texte : Pierre Anctil

S N

3725 — BOULEVARD ST-LAURENT — 3861

[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)  
traduction et téléchargement

**ATSA**

**3826 FRAG**

translation and download

# FRAG 3826 MOOG

## THÈME ESSENTIEL : TRANSPORT

### QUESTIONS

1. Que représente le plan qui figure sur le FRAG? **L'itinéraire des différents tramways qui sillonnaient le quartier dans lequel vous vous trouvez.**
2. Quels sont les différents transports en commun qu'on voit sur le FRAG? **L'autobus et le tramway**
3. Quelle est la différence entre un tramway et un autobus? **Contrairement à l'autobus qui peut emprunter n'importe quel itinéraire, le tramway (ou tram) est une forme de transport en commun urbain circulant sur des voies ferrées équipées de rails plats (alors que ceux des trains sont légèrement inclinés vers l'intérieur de la voie). Ces rails sont encastrés dans la chaussée. Le tramway est généralement à traction électrique alors que l'autobus fonctionne à l'essence ou au diesel.**
4. À quelle époque le tramway a-t-il été remplacé par l'autobus? **Au milieu des années cinquante.**
5. Si vous regardez attentivement les deux photos en noir et blanc du boulevard Saint-Laurent que remarquez-vous? **Que les voitures circulent dans les deux sens.**
6. En lisant le texte du FRAG découvrez en quelle année la « Main » a obtenu le titre de boulevard et à quelle époque le boulevard Saint-Laurent est devenu à sens unique? **La « Main » a obtenu le titre de boulevard en 1905 et au milieu des années cinquante, l'administration municipale a décidé d'imposer la circulation à sens unique vers le nord.**
7. Que se passe-t-il également à cette époque sur le boulevard Saint-Laurent ? **L'administration décide d'imposer la circulation à sens unique vers le nord.**

### INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES

Le tramway est un mode de transport que nous avons bien connu à Montréal. C'est en 1892 qu'avait commencé la construction de lignes électrifiées de tramway. Quinze ans plus tard, en 1907, le réseau comptait 354 km de voies, sur lesquelles circulaient 1 250 voitures, transportant 140 millions de passagers. L'apogée du tramway fut atteint au tournant des années 1930. Mais au sortir de la Seconde Guerre mondiale, il devint rapidement clair que l'avenir appartiendrait à l'automobile et à l'autobus urbain qui, suivant l'opinion majoritaire à l'époque, avaient sur le tramway l'avantage de la souplesse. La compétition pour l'appropriation des voies publiques qui s'ensuivit conduisit au démantèlement du réseau de tramway, complété en 1959.



**3861** St-Laurent  
coin Cuthbert

## L'antisémitisme

Une importante vague migratoire juive en provenance de Russie arrive à Montréal entre 1900 et 1914. Souvent démunis et ne parlant que le yiddish, ces Juifs s'installent d'abord près du port puis montent le long de l'axe du boulevard Saint-Laurent jusqu'au Plateau-Mont-Royal, où ils forment la majorité de la population entre les deux guerres. Un foisonnement de commerces, de synagogues et de lieux culturels juifs a alors lieu dans ce quartier qui attire l'attention des secteurs les plus conservateurs et les plus repliés de la société canadienne-française. Des campagnes en faveur de « l'achat chez nous » s'organisent et paraissent au cours des années trente quelques journaux fortement hostiles à la présence juive au Québec. D'autres francophones découvrent au contraire la richesse de la contribution juive à la société québécoise, tel Yves Thériault qui publie en 1954 un roman intitulé Aaron décrivant des Juifs de Montréal.

Texte : Pierre Anctil



[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)  
traduction et téléchargement



translation and download



# FRAG 3861 PHARMAPRIX

## THÈME ESSENTIEL: ANTISÉMITISME

### QUESTIONS

1. Quel est le sujet du FRAG? **Le racisme et l'antisémitisme.**
2. Quel est le sujet des coupures de journaux en haut à droite du FRAG? **L'antisémitisme, c'est à dire le racisme envers les Juifs.** Est-ce que cela vous fait penser à d'autres événements en Europe? Lesquels? **À la montée du nazisme en Allemagne et à l'Holocauste.**
3. Que pensez-vous de cette situation?
4. Pensez-vous que la société québécoise d'aujourd'hui est plus tolérante envers les nouveaux arrivants?
5. Pourquoi les artistes de l'ATSA ont-ils mis un panneau : CUL-DE-SAC? **Pour illustrer le fait que le racisme et l'intolérance ne mènent nulle part, sinon à l'exclusion et à la violence.**
6. Pouvez-vous identifier une photo qui représente un cul-de-sac sur le FRAG? Qu'est-ce qu'on y voit? **Des jeunes enfants, l'un d'eux est à bicyclette.**
7. Quelle langue parlaient les Juifs en arrivant à Montréal? **Le yiddish.**
8. Que signifie être Juif?
9. Sur ce FRAG, on voit des enseignes de magasins écrites en hébreu. En voyez-vous d'autres autour de vous? Où? **L'enseigne de Berson et Fils, le sculpteur de monument funéraires. (Plus au nord, coté ouest)**

### INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES

**Juif** : Personne appartenant à la communauté israélite, au peuple juif. Personne qui professe la religion judaïque (Le Petit Larousse Illustré). Selon la Loi juive, est considérée juive la personne née de mère juive ou convertie en accord avec la Loi juive.

**Le ghetto** est un terme désignant un quartier juif, suivant les époques, ils y résidaient librement ou étaient soumis par les lois de ségrégation. Ce nom était celui du premier quartier juif à Venise en 1516. Par extension, ce terme s'est appliqué à partir de la fin du XXe siècle à tout quartier dans lequel se trouve une forte concentration d'une minorité ethnique, culturelle ou religieuse, par choix ou par contrainte, avec une connotation de difficulté et de ségrégation sociale, voire de réclusion, dans un environnement urbain généralement dégradé.

**Le yiddish** est la langue parlée par les Juifs d'Europe centrale et de l'Est. C'est une langue dérivée de l'allemand avec des éléments d'hébreu, d'arménien, d'ancien français et de slave. C'était la 3e langue la plus parlée à Montréal en 1900 et la plus répandue sur le boulevard Saint-Laurent.

Source : Le Petit Larousse Illustré

## EXTRAIT DU ROMAN AARON D'YVES THERIAULT PUBLIE EN 1954

### AARON

regard en était resté brave. Il se sentait en sûreté parmi les siens. Et ceux de ses amis qui n'étaient pas juifs le respectaient.

On lui avait raconté que dans d'autres quartiers de Montréal la vie ne serait pas la même, que s'il traversait en zone défendue on lui jetterait la pierre s'il se disait juif. Il y croyait à peine, se souvenant qu'il lui était arrivé de se rendre au grand Stade des Gentils pour assister à une joute sportive et qu'on ne s'était pas occupé de sa race qu'il portait pourtant écrite sur son visage et dans tous ses gestes.

Ce fut seulement quand les Lemieux vinrent habiter le cul-de-sac qu'il comprit le sens de la crainte et encore la comprit-il sans se la bien justifier, fort qu'il était de sa jeunesse et de l'appui de ses amis.

Ils formaient un bloc homogène. On y trouvait des Allemands, des Canadiens français, deux Anglais et une dizaine de Juifs comme lui. Devant Léon Lemieux qui lui cria pour la première fois: «Maudit Juif écœurant...», Aaron était resté sourd.

Mais cette indifférence ne calma pas le jeune Lemieux, non plus qu'en sa famille ne s'effectua la guérison du chancre. Le lendemain, les six enfants Lemieux reprenaient le chœur qui devait par la suite ne s'interrompre que rarement.

Aaron comprit alors que dans sa forteresse même il était vulnérable, que les murailles et la loi du ghetto ne prévalaient point contre ces intolérants; qu'ils avaient pour eux tout un pays et tout un peuple.

Pour la première fois, Aaron devina l'étendue du mal et il eut peur. Car demain il sortirait dans ce

242

Thériault Yves, *Aaron*, Institut littéraire du Québec, Québec, 1954, p.242.

### QUESTIONS A POSER AUX ELEVES APRES LA LECTURE DU TEXTE

1. De quoi parle ce texte?
2. À quelle situation est confronté le personnage du récit?
3. Avez-vous vécu ou été témoins de comportements racistes?

## YVES THERIAULT - NOTICE BIOGRAPHIQUE

(Québec, le 28 novembre 1915 - Rawdon, 1983) Romancier, Yves Thériault a été contraint d'abandonner ses études très jeune. Ses premiers métiers sont trappeur, conducteur de camions, vendeur de fromage puis de tracteurs et animateur à la radio. En 1942, il entre à l'Office national du film puis est ensuite engagé à Radio-Canada comme scripteur; il y reste jusqu'en 1950, date à laquelle il reçoit une bourse du gouvernement français qui lui permet de séjourner à Paris et en Italie. Il est aussi l'invité du gouvernement soviétique au Festival international du film de Moscou. De descendance montagnaise, il est également directeur des affaires culturelles au Ministère des Affaires indiennes et du Grand Nord canadien à Ottawa de 1965 à 1967.

Yves Thériault a reçu de nombreuses récompenses pour son oeuvre : le Prix du Gouverneur général du Canada pour Ashini et le Prix Québec-Paris pour Agakuk et Ashini en 1961; le Prix Molson en 1971; le Prix Athanase-David en 1979. En 1959, il est élu à la Société royale du Canada et devient, en 1964, président de la Société des écrivains canadiens. Son roman Agakuk a été traduit dans plus de vingt langues.

Source : UNEQ  
[www.litterature.org/detailauteur.asp?numero=443](http://www.litterature.org/detailauteur.asp?numero=443)



FRAG 3861 - En haut de Roy

## LES ANNEES 1930 ET LA PENSEE ANTISEMITE

La discrimination contre les Juifs a toujours sévi au Canada, et particulièrement au Québec au cours des années 1930. Même si ce phénomène ne peut pas être rattaché entièrement aux conditions imposées par la Grande Dépression (1929-1939), il n'y a aucun doute que l'affaiblissement de l'économie a contribué à disséminer l'antisémitisme.

Source: Joe King, « À bas les Juifs », chapitre XXII de Les Juifs de Montréal. Trois siècles de parcours exceptionnels, Outremont, 2002



Québec

Montréal

Société de développement  
BOULEVARD SAINT-LAURENT



www.atsa.qc.ca  
3863 FRAG

**3863** St-Laurent  
coin Cuthbert

## Warshaw

La vocation commerciale du boulevard Saint-Laurent va s'affirmer dans la première partie du XXe siècle. On n'y trouve pas de grands magasins comme sur la rue Sainte-Catherine, mais une grande diversité de magasins de gros et de détail reflétant les origines de la population du quartier. Si beaucoup d'immigrants européens, tout particulièrement les Juifs d'Europe de l'Est, trouvèrent des emplois dans l'industrie de la confection, d'autres gagnèrent leur vie comme petits commerçants et plusieurs commencèrent à travailler comme colporteurs ou peddlers. Se déplaçant en charrette ou, l'hiver, en traîneau tirés par un cheval, ces marchands ambulants vendaient dans la rue ou au porte-à-porte des fruits ou des légumes, du poisson ou de la volaille. Le magasin d'alimentation Warsaw a été fondé en 1935 par le Juif polonais Florkivitch, qui avait débuté son commerce comme vendeur de légumes ambulant. Comme d'autres immigrants désireux d'améliorer leur sort, il ouvrit avec son épouse un magasin sur la Main et lui donna le nom de la capitale de son pays d'origine, Varsovie (Warsaw en anglais). Une erreur de transcription restera définitivement sur l'enseigne. Warsaw Bargain Fruits Market, qui fut d'abord une petite boutique de fruits et légumes, s'agrandit considérablement pour devenir un vaste magasin d'alimentation auquel fut ajoutée plus tard une section de vaisselle et de tapis. Aujourd'hui disparu de la Main, Warsaw existe à nouveau sous la forme d'un magasin d'objets de décoration situé près du marché Atwater.

Texte : Bernard Vallée

N **3863** — BOULEVARD ST-LAURENT — **3861** S  
3886

www.atsa.qc.ca  
traduction et téléchargement



translation and download

ATSA  
**3863 FRAG**

# FRAG 3863 WARSHAW

## THÈME ESSENTIEL : COMMERCE D'ALIMENTATION ETHNIQUE

### QUESTIONS

1. Quel nom porte le magasin qu'on voit sur le FRAG? **Warshaw.**
2. D'où vient le nom Warshaw? **Le propriétaire du magasin, M. Florkivitch, un Polonais, a voulu donner à son magasin le nom de la capitale de son pays d'origine, Varsovie (Warsaw en anglais). Une erreur de transcription restera définitivement sur l'enseigne.**
3. Qu'est-ce qu'on y vendait? **Des fruits et des légumes.**
4. Sur la photo de la vitrine du premier magasin Warshaw, on voit un panneau d'arrêt d'autobus qui indique deux numéros d'autobus. Lequel de ces autobus circule encore aujourd'hui sur le boulevard Saint-Laurent? **Le 55.**
5. Ce magasin se trouvait à l'emplacement du FRAG que vous regardez en moment. Par quel commerce fut-il remplacé? **Un Pharmaprix.**
6. De l'endroit où vous êtes, voyez-vous des magasins? Que vendent-ils? **Réponse dans le texte de Bernard Vallée page précédente.**  
  
À la lecture du texte, trouvez-vous que le boulevard Saint-Laurent a changé? Si oui, pourquoi? Et si non, pourquoi?
7. Après l'agrandissement du magasin a-t-on continué à y vendre seulement des fruits et des légumes? **Non, on y trouvait aussi une section de vaisselle et de tapis.**

### INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES

Le petit commerce a longtemps été l'épine dorsale de la vie économique sur la Main, des personnes de toutes les origines tentant l'aventure dans un milieu particulièrement ouvert à la diversité des appartenances culturelles et des traditions culinaires. Pour plusieurs immigrants, cette forme d'activité a été leur première initiation à la vie montréalaise et à la vie sociale au sein d'un quartier aussi pluriethnique que celui du boulevard Saint-Laurent. En retour, épicerie, restaurants et boutiques de toutes sortes ont fait le charme et l'attrait de l'artère aux yeux des Montréalais, au point qu'encore aujourd'hui toutes sortes de gens convergent vers la Main pour y goûter les joies du magasinage dans un contexte urbain bien particulier. Toute cette ébullition de couleurs et de saveurs, unique dans la ville, a forgé au cours des décennies un contexte d'une grande chaleur sur le plan humain, et où se côtoient dans les commerces en un tourbillon de langues des personnes de tous les horizons et de toutes les cultures.

Texte : Pierre Anctil



**3886** **St-Laurent**  
Entre Cuthbert et Napoléon

## Le coeur de la vie juive entre les deux guerres

Le tronçon de la Main situé entre la rue Prince-Arthur et la rue Rachel constituait entre les deux guerres le cœur de la vie juive à Montréal. On y retrouvait toute une série de commerces, de restaurants et de lieux de prière qui vibraient au rythme des fêtes juives, de la langue yiddish et des traditions est-européennes. De nos jours, le passant peut encore observer d'importantes traces de ces réalités aujourd'hui plus atténuées depuis que les populations juives ont émigré dans la ville vers le quartier de Snowdon puis plus tard vers les municipalités de Côte-Saint-Luc et de Hampstead. C'est le cas notamment sur la Main de la fabrique de monuments funéraires Berson, fondée en 1922, et du restaurant Schwartz, ouvert en 1929. Né dans le quartier en 1931, l'écrivain Mordecai Richler a décrit ce milieu avec beaucoup de bonheur et de mordant dans des romans intitulés *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, *Saint-Urbain's Horseman* et *The Street*.

Texte : Pierre Anctil



S **3886** BOULEVARD ST-LAURENT 3899 N  
3863

[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)  
traduction et téléchargement

translation and download

# FRAG 3886 MONUMENTS BERSON

## THÈME ESSENTIEL : PRÉSENCE JUIVE SUR LA MAIN

### QUESTIONS

1. Que fabrique l'entreprise Berson? **Des monuments funéraires.**
2. En quelle année cette entreprise a-t-elle été fondée? **En 1922.**
3. Lisez le texte du FRAG et répondez à la question suivante : Dans quelle partie du boulevard Saint-Laurent se trouvait le cœur de la vie juive à Montréal? **Entre la rue Prince-Arthur et la rue Rachel.**
4. Un peintre a représenté le lieu où vous vous trouvez. Quelle saison a-t-il choisi de peindre? **L'hiver. Cette peinture date de 1931. Elle est l'œuvre de Jack Beder et elle s'intitule Stone Cutter's Place.**
5. Sur le FRAG, on voit une photo qui montre l'autre côté du boulevard Saint-Laurent en face de l'entreprise Berson. Y a-t-il des différences entre la vue que vous avez sous les yeux et la photo?

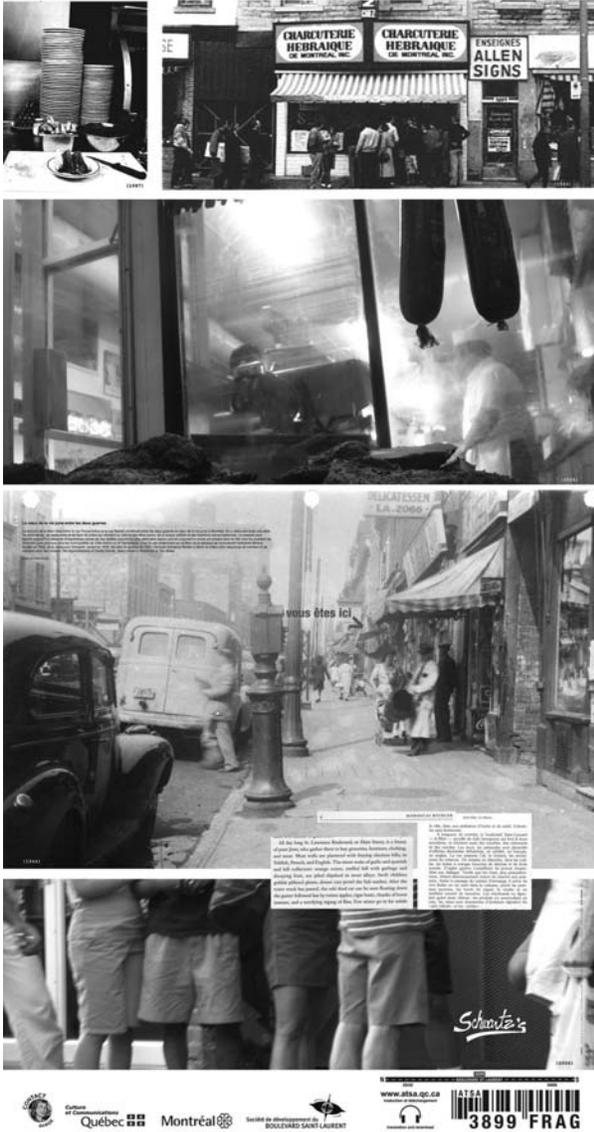
### INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES :

Depuis 1922, la famille Berson grave des pierres tombales pour la communauté juive, même si celle-ci ne réside plus dans le quartier. Un véritable « monument national » de la Main!

#### **JACK BEDER (1909-1987)**

Artiste montréalais d'origine juive, il a émigré de la Pologne dans les années 1920 et est rapidement devenu un membre actif de la communauté artistique qui était en voie de redéfinir l'art moderne à Montréal. Il a peint principalement des scènes de rues du quartier Plateau Mont-Royal et de la vie nocturne dans les cafés et sur la « Main », le boulevard Saint-Laurent. La vision que ses peintures et dessins nous offrent est une représentation précise de Montréal entre les deux guerres mondiales. Tout en étant résolument moderniste, il se tenait à l'écart du mouvement dominant de l'époque, soit l'automatisme. Comme Louis Muhlstock et Alexander Bercovitch, peintres issus comme lui de la communauté juive, Jack Beder montrait un intérêt profond pour les formes et les couleurs, les effets atmosphériques de la ville.

Voir Article : Esther Tépanier, "Peintres juifs au rendez-vous de la modernité". Continuité, automne 1989, page 42 à 45.  
Disponible dans le réseau des bibliothèques



[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)  
 ATSA  
 3899 FRAG

**3899** **St-Laurent**  
 Entre Cuthbert et Napoléon

## Le coeur de la vie juive entre les deux guerres

Le tronçon de la Main situé entre la rue Prince-Arthur et la rue Rachel constituait entre les deux guerres le cœur de la vie juive à Montréal. On y retrouvait toute une série de commerces, de restaurants et de lieux de prière qui vibraient au rythme des fêtes juives, de la langue yiddish et des traditions est-européennes. De nos jours, le passant peut encore observer d'importantes traces de ces réalités aujourd'hui plus atténuées depuis que les populations juives ont émigré dans la ville vers le quartier de Snowdon puis plus tard vers les municipalités de Côte-Saint-Luc et de Hampstead. C'est le cas notamment sur la Main de la fabrique de monuments funéraires Berson, fondée en 1922, et du restaurant Schwartz ouvert en 1928. Né dans le quartier en 1931, l'écrivain Mordecai Richler a décrit ce milieu avec beaucoup de bonheur et de mordant dans des romans intitulés *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, *Saint-Urbain's Horseman* et *The Street*.

Texte : Pierre Anctil

N **3899** S  
 3930 — BOULEVARD ST-LAURENT — 3886

[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)  
 traduction et téléchargement

translation and download

**ATSA**  
**3899 FRAG**

# FRAG 3899 SCHWARTZ

## THÈME ESSENTIEL : TRADITION CULINAIRE DU BOULEVARD

### QUESTIONS

1. Dans ce FRAG, il est question d'un restaurant très populaire de Montréal. Quel nom voit-on sur l'enseigne? **CHARCUTERIE HÉBRAÏQUE**. Qu'est-ce que cela veut dire? **Qui concerne les Juifs Hébreux et leur langue, l'hébreu.**
2. Mais à Montréal, personne ne dit : Je vais à la charcuterie hébraïque. On dit plutôt : Je vais chez ... **Schwartz.**
3. Quelle spécialité sert ce restaurant? **Du smoked meat (viande fumée).**
4. En quelle année a été fondé ce restaurant? **1928**
5. Quelles sont les photos qui illustrent la popularité de ce restaurant? Ont-elles été prises à la même époque? **1989 - 2006**
6. Quelle autre spécialité montréalaise nous vient des Juifs d'Europe de l'Est? Encerclez la bonne réponse
  - Le poulet frit
  - La poutine
  - **Le bagel**
7. Sur ce FRAG apparaît le texte d'un écrivain montréalais appelé Mordecai Richler. Dans son texte, il parle d'affiches électorales. Dans quelles langues sont-elles écrites? **En français, en anglais et en yiddish.**

### INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES

#### SCHWARTZ

Ce haut lieu de la gastronomie populaire montréalaise a été créé en 1928 par les frères Maurice et Reuben Schwartz, des Juifs roumains; ils étaient les dépositaires d'une fameuse recette de viande fumée (smoked meat) qui est encore très appréciée aujourd'hui.

#### LE SMOKED MEAT

Sur la douzaine de délicatessens établis autrefois sur la « Main », il n'en reste que quelques-uns. Ils se sont déplacés vers le nord (Mile-End) en suivant la migration de la population juive, puis vers l'ouest de la montagne (quartier Snowdon, etc.).

C'est en 1908 que Ben Kravitz ouvre son premier restaurant sur la « Main » (à l'emplacement actuel du restaurant La Main), avant de le déplacer, en 1950, sur le boulevard de Maisonneuve Ouest dans le centre-ville (Ben's Restaurant). Le smoked meat est une pièce de bœuf (les Juifs ne mangent pas de porc) qui est marinée dans un mélange de sel, d'ail, d'épices, de poivre et d'herbes, dans des proportions propres à chaque commerce. Elle est ensuite fumée pendant 3 à 14 jours, puis cuite à la vapeur.

## LE BAGEL

Sans aucun chauvinisme, on peut affirmer que le bagel montréalais est unique! On attribue à Hyman Seligman l'honneur de l'avoir introduit à Montréal autour de 1900. Celui-ci livrait ses bagels en charrette à cheval, enfilés par paquets de douze.

Arrivé à Montréal en 1950, Myer Lewkowitz, survivant des camps de concentration, commence à travailler avec lui pour ouvrir ensuite sa propre boutique avec Jack Shlafman au fond de la ruelle juste au sud de chez Schwartz. Lorsqu'ils se séparent pour ouvrir des commerces indépendants, Lewkowitz s'installe sur Saint-Viateur et Shlafman sur Fairmount.

Le bagel (beygel en yiddish) était le pain ordinaire des Juifs d'Europe orientale. Il n'est donc pas étonnant qu'ils en aient emporté la recette avec eux. La forme du bagel symbolise le cycle éternel de la vie et il est réputé porter chance.

Le boulanger (même s'il y a de moins en moins de boulangers juifs, les mêmes façons de faire ont été conservées) forme avec dextérité un anneau de pâte qui est plongé dans de l'eau bouillante (avec du miel) pendant 5 minutes. Après avoir été saupoudrés de graines de sésame ou de pavot, les anneaux sont alignés sur une palette de bois (shibba en yiddish) et enfournés dans un four à bois. Ce sont ces fours à bois, qui sont autorisés à Montréal mais pas à New York ni à Toronto, qui seraient un des facteurs déterminants de la qualité des bagels montréalais!

## LE YIDDISH

Le yiddish est la langue utilisée par les Juifs d'Europe centrale et de l'Est. C'est une langue dérivée de l'allemand avec des éléments d'hébreu, d'arménien, d'ancien français et de slave. C'était la 3e langue la plus parlée à Montréal en 1900 et la plus répandue sur le boulevard Saint-Laurent.

## MORDECAI RICHLER

Né le 27 janvier 1931 sur la rue Saint-Urbain au cœur du « ghetto » juif de Montréal bordé par la « Main » à l'est et l'avenue du Parc à l'ouest, Mordecai Richler est le fils d'un marchand de ferraille et le petit-fils d'un rabbin du côté maternel.

Fuyant les pogroms, ces violentes persécutions contre les Juifs qui faisaient rage en Europe de l'Est au début du siècle dernier, le grand-père de Mordecai Richler arrive au Canada en 1904. Il aboutit à Montréal un peu par hasard puisque, lors de la traversée de l'océan, il échange son billet pour Chicago contre un billet pour Montréal appartenant à un compatriote. Mordecai Richler s'est inspiré de cette histoire dans plusieurs œuvres, notamment dans *The Street*.

Au début du XXe siècle, les Juifs forment à Montréal la plus importante communauté immigrante de la ville. En 1911, près de 30 000 Juifs vivent à Montréal, principalement le long du boulevard Saint-Laurent. Jusqu'en 1940, le yiddish demeure la langue la plus parlée dans la métropole après le français et l'anglais.

Les immigrants juifs qui s'installent à Montréal au début du siècle gravitent autour du boulevard Saint-Laurent, la Main. Dans les années 1930 et 1940, le quartier juif se déplace au nord vers les faubourgs, dans le Mile-End d'aujourd'hui.

Les parents de Mordecai Richler divorcent alors qu'il est âgé de 13 ans. Afin de subvenir aux besoins de la famille, sa mère gère de petites maisons de pension d'été à Sainte-Agathe-des-Monts. Mordecai Richler fréquente l'école secondaire Baron Byng (toujours située au 4251 de la rue Saint-Urbain) administrée par la Commission scolaire protestante de Montréal. Élève moyen et peu studieux, il est refusé à l'Université McGill et poursuivra plutôt sa formation à l'Université Concordia. Il résume ses années d'éducation en ces termes : « Drinking, seemed to be what a college education was about. » (Boire était, semble-t-il, la seule chose que nous apprenions à l'université.)

Mordecai Richler s'exile en Europe à l'âge de 19 ans, d'abord en France et en Espagne, puis en Angleterre où il demeurera de 1954 à 1972. C'est à Londres qu'il publie son premier roman, *The Acrobats* (1954), puis son œuvre la plus célèbre, *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* (*L'apprentissage de Duddy Kravitz* en français) (1959) dont l'action se déroule à Montréal et dans les Laurentides. De retour au pays en 1972, il s'installe dans les Cantons de l'Est avec sa femme Florence et ses cinq enfants. Il collabore à divers journaux et enseigne à Toronto. Comme dans l'œuvre de Gabrielle Roy ou de Michel Tremblay, les rues de Montréal deviennent des lieux littéraires inoubliables dans les romans de Mordecai Richler.

« À l'étranger de classe moyenne, bien sûr, toutes ces rues pouvaient sembler aussi minables les unes que les autres. À chaque intersection, un restaurant du coin, une épicerie, un marchand de fruits. Des escaliers extérieurs partout. En bois, en métal, des rouillés, des dangereux. La plupart en colimaçon. (...) Mais les garçons, eux, savaient que chaque rue, entre Saint-Dominique et l'avenue du Parc, représentait de subtiles différences dans l'échelle sociale. » (*L'apprentissage de Duddy Kravitz*)

### **Film : La rue**

Réalisation : Caroline Leaf  
1976  
Durée: 10 min 12 s

Tiré d'une nouvelle de Mordecai Richler, ce court film d'animation raconte le drame qui sévit tous les jours dans les familles où l'un des membres est devenu impotent, un fardeau en quelque sorte.

La CinéRobothèque de l'ONF / Cinéma ONF  
1564, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2X 3K2  
Téléphone : (514) 496-6887  
Télécopieur : (514) 283-0225  
[cinerobothèque@onf.ca](mailto:cinerobothèque@onf.ca) /  
[montrealcinema@onf.ca](mailto:montrealcinema@onf.ca)

### **Film : Schwartz**

Réalisation : Barry Lazar  
2006  
Durée : 83 minutes



TOUS LES JOURS, PENDANT 40 ANS,



**L'épicerie Simcha Leibovich n'est plus**

NICOLAS BÉRUBÉ

Simcha Leibovich est décédé cet après-midi à son domicile de la rue Saint-Laurent à Saint-Laurent, à l'âge de 75 ans. Il avait travaillé pendant 40 ans à son épicerie, au coin de la rue Saint-Laurent et de la rue Rachel. M. Leibovich était propriétaire de l'épicerie Simcha's, à l'angle de la rue Napéleon, un commerce qui n'a pratiquement pas changé depuis son ouverture. Il y a près de 40 ans. Auparavant, il avait tenu un étal à l'ancien marché Saint-Jean-Baptiste, à l'angle de la rue Rachel. M. Leibovich était propriétaire de l'épicerie Simcha's, à l'angle de la rue Napéleon, un commerce qui n'a pratiquement pas changé depuis son ouverture. Il y a près de 40 ans. Auparavant, il avait tenu un étal à l'ancien marché Saint-Jean-Baptiste, à l'angle de la rue Rachel. M. Leibovich était propriétaire de l'épicerie Simcha's, à l'angle de la rue Napéleon, un commerce qui n'a pratiquement pas changé depuis son ouverture. Il y a près de 40 ans. Auparavant, il avait tenu un étal à l'ancien marché Saint-Jean-Baptiste, à l'angle de la rue Rachel.



EVERY DAY, FOR 40 YEARS,



SIMCHA SE REND AU MARCHÉ...



SIMCHA GOES TO THE MARKET...



**3930 St-Laurent**  
au coin de Bagg

**L'épicerie Simcha Leibovich n'est plus**

NICOLAS BÉRUBÉ

Simcha Leibovich, un épicer qui a tenu boutique sur le boulevard Saint-Laurent pendant près de 40 ans, est mort la semaine dernière. Il avait 75 ans.

M. Leibovich était propriétaire de l'épicerie Simcha's, à l'angle de la rue Napéleon, un commerce qui n'a pratiquement pas changé depuis son ouverture. Il y a près de 40 ans. Auparavant, il avait tenu un étal à l'ancien marché Saint-Jean-Baptiste, à l'angle de la rue Rachel.

Mort d'une complication liée à un problème aux reins, M. Leibovich a travaillé jusqu'aux derniers jours de sa vie. Sa femme et associée, Fanny Schwartz, était morte en février 2004. Depuis quelques jours, les résidents et les commerçants du quartier ont commencé à venir coller des notes manuscrites sur la vitrine de l'épicerie: « Merci et au revoir », « Vous allez nous manquer », « Reposer en paix, Simcha ».

Ghislain Dufour, directeur de la Société de développement du boulevard Saint-Laurent, allait souvent bavarder avec M. Leibovich. « Sa femme est décédée lors d'un voyage en Floride. Ça a été très dur pour lui, et il s'ennuyait beaucoup d'elle. Sa femme était son associé, sa confidente, son amie... Ils étaient toujours ensemble, pendant 50 ans. »

Né en Roumanie, M. Leibovich a immigré au Canada après la guerre, en 1946. Lui et sa femme ont ouvert leur première épicerie sur la Main en 1948, au marché Saint-Jean-Baptiste, là où se trouve aujourd'hui le parc des Amériques. En 1966, l'administration Drapeau a décidé de fermer les lieux dans le but de « nettoyer » la ville pour l'exposition universelle, l'année suivante. C'est alors que le couple a ouvert une épicerie dans le local qu'elle occupe encore aujourd'hui.

Johnny Gonsalves, coqreur chez Schwartz's depuis 31 ans, connaissait M. Leibovich. « Il lui arrivait de venir manger ici, il se sentait seul depuis le décès de sa femme. Ils étaient inséparables, ces deux-là. »

M. Leibovich avait acquis une certaine notoriété sur la Main. Ce qui ne lui est jamais morté à la tête. La Société de développement du boulevard Saint-Laurent lui a déjà demandé de coucher ses meilleurs souvenirs sur papier, ce à quoi il a répondu avec un haussement d'épaules: « Moi ? Je suis juste un gars qui vend des patates. »

Sources : La Presse - Aline Gabbay, photographe - Martin Savoie, photographe DESIGN GRAPHIQUE : ATSA et orangetango



www.atsa.qc.ca  
traduction et téléchargement



translation and download



# FRAG 3930 SIMCHA

## THÈME ESSENTIEL : LES MARCHÉS

### QUESTIONS

1. De qui parle ce FRAG? **De M. Simcha Leibovich.**
2. Quel était son métier? **Il était épicier.**
3. À quel marché M. Leibovich avait-il un étal avant de s'installer sur le boulevard Saint-Laurent au coin de la rue Napoléon? **Au marché Saint-Jean-Baptiste, situé à l'angle du boulevard Saint-Laurent et de la rue Rachel, où se retrouve aujourd'hui le parc des Amériques.**
4. Pendant combien d'années M. Leibovich est-il allé au marché? **Pendant quarante ans (d'après les photos, il allait au Marché central).**
5. Connaissez-vous des marchés à Montréal? Y allez-vous?
6. À quel âge M. Leibovich est-il décédé? **À 75 ans en 2005.**
7. Trouvez-vous que des personnes comme lui sont importantes dans la vie d'un quartier? Pourquoi?
8. Connaissez-vous des gens comme lui dans votre entourage?

### INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES

#### LES MARCHES RURAUX DE LA MAIN

De tout temps la Main a été une zone de contact importante entre le monde rural et l'urbanité, notamment en cette époque pas si lointaine où cette artère était la principale voie de communication entre le nord de l'île à vocation plus agricole et le port de Montréal. À la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, la municipalité a érigé sur le boulevard Saint-Laurent plusieurs marchés qui servaient de porte d'entrée dans la ville pour des produits frais en provenance des campagnes environnantes. On pense entre autres au marché Saint-Laurent, autrefois situé devant le Monument national, au marché Saint-Jean-Baptiste érigé en 1908 au coin de la rue Rachel, qui aujourd'hui fait place au parc des Amériques, et au marché Jean-Talon qui existe toujours.

### VOIR LES FRAGS SUIVANTS SUR LE SITE INTERNET DE L'ATSA

- 1195** Saint-Laurent – Le marché Saint-Laurent
- 4190** Saint-Laurent – Le marché Saint-Jean-Baptiste
- 4398** Saint-Laurent – Steinberg
- 6875** Saint-Laurent – Le marché Jean-Talon

[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)

Sources : Archives de la Bibliothèque juive de Montréal - Bibliothèque et Archives Canada - Le Devoir - Musée McCord - Aline Gubbay, photographe - Edward Hillel, photographe - Martin Savoie, photographe - ATSA



**3936** St-Laurent  
au coin de Bagg

## Le bain Schubert et la synagogue Beys Shlomo

Au coin de la Main et de la rue Bagg, le passant se trouve invité à entrer dans un bain public montréalais construit en 1931 par le conseiller municipal Joseph Schubert et qui porte son nom. Rénové en 2000, l'édifice témoigne d'une époque où plusieurs habitants du boulevard Saint-Laurent ne bénéficiaient pas de l'eau courante ni d'équipements sportifs gratuits. D'abord élu en 1924, Schubert, qui était d'origine juive roumaine, se fit pendant près de quinze ans le porte-parole à l'hôtel de ville des travailleurs de la confection et des syndicats actifs dans le domaine du vêtement. Partisan du socialisme et admirateur de Karl Marx, il représentait un courant idéologique au sein de la communauté juive qui se souciait vivement de la situation des masses populaires. Pour ceux qui poursuivront jusqu'à la rue Clark, s'offre au regard à cette intersection la dernière synagogue encore active dans le quartier et qui porte le nom Beth Schloïme ou Maison de Salomon. Modelée au début des années vingt à partir d'un édifice déjà existant, la synagogue incarne la piété et l'attachement au judaïsme des Juifs est-européens qui s'installèrent sur ce tronçon de la Main au tournant des années dix.

Texte : Pierre Anctil

[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)



[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)  
traduction et téléchargement



translation and download

# FRAG 3936 BAIN SCHUBERT

## THÈME ESSENTIEL : BAINS PUBLICS ET LIEUX DE CULTE JUIF

### QUESTIONS

1. Sur ce FRAG, on voit des photographies de deux lieux différents. De quels lieux s'agit-il? **Le bain Schubert et la synagogue Beth Schloïme.**
2. Dès sa construction, le bain Schubert était une piscine. Savez-vous à quoi il servait aussi à l'origine? **C'était un bain public avec des douches où les gens qui n'avaient pas de salle de bain dans leur appartement venaient se laver.**
3. Sur le FRAG, on voit la photo d'un homme prénommé Joseph Schubert. Savez-vous quel lien existe entre cet homme et le bain Schubert? **Joseph Schubert, le conseiller municipal du quartier, a ouvert ce bain Schubert à la suite d'une épidémie de typhoïde à Montréal et pour des raisons d'hygiène.**
4. Qu'est-ce qu'une synagogue? **Lieu où se pratique le culte judaïque, la synagogue sert aussi aux activités communautaires, à la formation des adultes et à l'apprentissage de l'hébreu par les enfants en âge de fréquenter les établissements scolaires.**
5. Une photo à l'intérieur de la synagogue montre un vitrail. Quel symbole est représenté sur le vitrail? **C'est l'étoile de David à six branches.**
6. La synagogue Beth Schloïme est située au 3919 de la rue Clark. De l'extérieur, reconnaissez-vous des éléments qui figurent sur le FRAG? **L'étoile de David du vitrail et de l'auvent au-dessus de la porte ; la phrase en hébreu sur l'auvent.**
7. En quelle année Joseph Schubert a-t-il ouvert le bain Schubert? **En 1931.**
8. Quel autre nom porte la synagogue Beth Schloïme? **Maison de Salomon. (Salomon était le troisième roi des Hébreux (v. 970-931 av. J.-C.), fils et successeur de David. Il fortifia et organisa le royaume de son père, lui assura la prospérité économique et, surtout, fit bâtir le temple de Jérusalem).**

### INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES

#### LES BAINS PUBLICS

Au début du siècle, Montréal est en pleine expansion ; sa population double entre 1901 et 1921! Cette augmentation est liée au développement de l'industrie et à l'accroissement d'une population ouvrière qui se concentre dans certains quartiers ou banlieues dont celle de Maisonneuve (l'actuel quartier Hochelaga- Maisonneuve). Les conditions de vie des ouvriers y sont difficiles.

Vers 1900, si les logements ont généralement l'eau courante et une toilette intérieure reliée à l'égout, la plupart n'ont pas de bain, et encore moins l'eau chaude. C'est là le privilège d'un petit nombre. Pas étonnant que les autorités municipales, pour des raisons d'hygiène, aient commencé au cours des années 1880 à installer des « bains publics » pour ceux qui travaillent à la sueur de leur front.

C'est suite à l'aggravation de la santé des Montréalais à la fin du XIXe siècle que des mesures furent prises pour enrayer les risques les plus graves de propagation d'épidémies. Grâce surtout au travail acharné d'une poignée de philanthropes et réformistes, les autorités municipales parvinrent à arrêter, certes tardivement, les principaux maux, indissociables de la condition sociale, qui affectaient l'ensemble de la société de par leurs répercussions.

Les premières installations sont rudimentaires et réservées à une clientèle masculine : une plage de l'île Sainte-Hélène, un bassin à Hochelaga et un autre immergé dans le canal de Lachine. Ce dernier, nommé Wellington, ouvre ses portes aux femmes en 1893, une première. Les usagers, surtout des hommes et des enfants, s'exposent cependant aux maux charriés par une eau plus ou moins polluée. Il faut attendre 1901 pour qu'un premier bain couvert soit construit à Montréal et 1908 pour fréquenter un édifice chauffé, ouvert à l'année. De nombreux autres bains publics sont par la suite construits dans les quartiers de Montréal, surtout pendant la Crise économique.

Avec la généralisation de la baignoire dans les habitations, la vocation des bains publics s'est graduellement transformée. En 1931, pour la première fois, des cours de natation étaient offerts aux usagers du Bain Maisonneuve. Depuis, ces établissements sont devenus des piscines publiques ou ont été réaffectés à d'autres usages. Mais la plupart portent encore, gravé sur leur façade, le mot « Bain ». Sous les noms d'Émard (rue Laurendeau), de Généreux (rue Amherst), de Maisonneuve (boulevard Morgan) et d'autres encore, ils nous rappellent l'époque toute proche où pour prendre un bain, il fallait aller « aux bains »!

Sources : Le bain Quintal. Ville de Montréal. Gestion de documents et des archives

## JOSEPH SCHUBERT (1889-1952)

Né en Roumanie le 23 mars 1889, il émigre au Canada en 1907 (il avait 18 ans). Schubert milite dans les rangs des syndicats du vêtement. Socialiste, il participe en 1917 à la fondation du Parti ouvrier indépendant du Canada (dont il est le secrétaire) et de la section québécoise du Parti ouvrier indépendant du Canada. Il contribue également la même année à la réorganisation du Parti ouvrier de Montréal. Après un échec en 1916, il est élu conseiller municipal pour la première fois dans le quartier Saint-Louis en 1924 et réélu sans interruption jusqu'en 1940. Il participe en 1919 à la fondation du Congrès juif canadien, voué à la défense des intérêts de la communauté juive canadienne.

Sources : Centre d'histoire de Montréal



FRAG 3936 - Coin Bagg



## LES SYNAGOGUES

Au début du XXe siècle, alors que le boulevard Saint-Laurent, à proximité de l'avenue des Pins, formait le cœur du Montréal juif, il existait plus d'une dizaine de synagogues. En fait on a compté plus de 50 synagogues dans les quartiers Saint-Louis et Mile-End, dont 28 dans le secteur que nous visitons entre Sherbrooke et Mont-Royal, Hôtel-de-Ville et Saint-Urbain.

Plusieurs congrégations juives avaient l'habitude de se rassembler dans des maisons qu'elles re-maniaient selon leurs besoins et leur situation financière.

Les synagogues ne ressemblent pas particulièrement à des édifices religieux, s'inscrivant en cela dans une tradition plus que séculaire. Contrairement aux églises chrétiennes, surtout catholiques, les lieux de cultes juifs européens n'ont pas donné naissance à un style architectural spécifique. Très souvent en butte aux persécutions, les Juifs se gardaient de donner à leurs temples un caractère trop ostentatoire. Dans bien des cas, la hauteur des synagogues ne pouvait excéder celle de la plus petite des églises des villes où on les tolérait.

La sobriété des lieux de culte tient également à des raisons d'ordre religieux : contrairement aux cathédrales ou aux églises, la synagogue n'est pas tant un édifice consacré au culte qu'un lieu de rassemblement. Depuis la destruction du second temple de Jérusalem en l'an 70, les Juifs religieux ne croient pas qu'un bâtiment soit investi d'un caractère sacré.

La foi judaïque est axée sur la maison familiale où la plupart des coutumes et des rites religieux sont observés. La synagogue est conçue comme un endroit où les hommes peuvent se réunir, pour prier et aussi pour étudier et discuter les préceptes et les enseignements de la foi juive. Puisqu'il suffit de 10 hommes adultes pour former une congrégation (un rabbin n'est pas indispensable), les synagogues ne comprennent souvent que de petits groupes; la synagogue est donc souvent un bâtiment modeste.

Les femmes ne sont pas tenues de prier à la synagogue puisqu'elles peuvent remplir leurs devoirs religieux à la maison en suivant les lois hébraïques de la diététique et en préparant les fêtes religieuses, y compris le sabbat hebdomadaire. Lorsque les femmes viennent prier à la synagogue, on leur assigne une section distincte pour ne pas qu'elles soient une source de distraction pour les hommes. Cette section est constituée généralement d'une galerie en forme de fer à cheval qui les isole tout en leur permettant de prendre part aux prières.

Avec le déplacement progressif de la communauté juive vers l'ouest de la ville, la plupart des synagogues du vieux quartier juif ont fermé leurs portes, ont été détruites ou converties en entrepôts, en théâtres (Théâtre de Quat'Sous) et même en logements.



FRAG 3936 - Coin Bagg

## **LA SYNAGOGUE BETH SCHLOÏME : TEMOIN D'UN ANCIEN QUARTIER JUIF, 3919, RUE CLARK**

La synagogue Beth Schloïme reste la seule du secteur à être encore en activité mais sa fréquentation est très faible. Son avenir jadis menacé est plus rassurant aujourd'hui puisque des rénovations ont eu lieu au cours des deux ou trois dernières années. D'autres rénovations seront probablement effectuées au cours des prochaines années à la partie intérieure de l'édifice, notamment au mobilier.

Parmi les six synagogues de l'ancien quartier juif de Montréal (quartier Saint-Louis), une seule est encore active. Elle est installée dans un bâtiment résidentiel datant de 1899, situé sur la rue Clark. C'est en 1921 que l'architecte Fenster a été mandaté par la congrégation Beth Schloïme pour transformer l'édifice en lieu de culte. À l'extérieur, seule l'entrée principale et les ouvertures du rez-de-chaussée ont été modifiées.

Comme pour toutes les synagogues, Beth Schloïme ne révèle pas au premier coup d'œil sa fonction culturelle. Elle est, en fait, davantage considérée comme un lieu de rassemblement qu'un lieu de prière. En effet, c'est surtout dans la résidence familiale que les rites religieux sont exercés. Ce qui distingue précisément la synagogue de l'église catholique est la distribution de son espace intérieur. De forme rectangulaire, l'espace du rez-de-chaussée est entièrement réservé à l'assemblée. Au centre une tribune est aménagée pour la présidence du culte. L'espace est ouvert sur deux étages, permettant ainsi un éclairage naturel issu d'un immense puits de lumière. Cette élévation permet, par ailleurs, l'aménagement d'une galerie en forme de fer à cheval soutenue par des colonnes. Pour répondre aux préceptes du judaïsme traditionnel, cet espace est réservé aux femmes.

L'élément le plus exceptionnel de la synagogue est son arche sacrée située dans l'axe de l'espace central. Importée de Belgique, l'arche avait été conçue pour la synagogue Shaar Hashomayim construite en 1886 sur la rue McGill College. L'arche contient les Saintes Écritures, élément central de la prière collective.

Source : Wolfe, Joshua. « La synagogue Beth Schloïme », *Continuité*, automne 1989, no 45, p. 38-41

## **L'ÉTOILE DE DAVID (LE BOUCLIER DE DAVID)**

L'étoile de David est le symbole du judaïsme. Elle se compose de deux triangles : l'un dirigé vers le haut, l'autre vers le bas. Aujourd'hui, on la trouve notamment sur le drapeau de l'État d'Israël. Elle représente, selon la tradition juive, l'emblème du roi David et serait également le symbole du Messie (de lignée davidique).

## **SYMBOLIQUE**

Symbole d'équilibre, l'étoile de David représente le mariage entre le fini et l'infini, entre le monde visible et le monde invisible. Sa première apparition dans l'histoire juive date du VII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Pour les Pharisiens et les docteurs de la Torah, l'étoile à six branches symbolisait les six jours de la semaine, le septième jour, celui du repos divin (le sabbat), étant symbolisé par le centre de l'étoile. C'est en quelque sorte une représentation de la plénitude du chiffre sept, chiffre sacré. Aujourd'hui, cela pourrait aussi bien représenter l'antagonisme entre l'eau et le feu que celui entre le haut et le bas, etc.

Source : Anctil, Pierre. « Deux siècles de présence à Montréal », *Continuité*, automne 1989, no 45, p. 32-45



**3981** St-Laurent  
Entre Bagg et Duluth

## L'industrie de la confection

Le boulevard Saint-Laurent a été pendant près de soixante ans le centre de la confection de vêtements au Canada, ce dont témoignent aujourd'hui des édifices très visibles dans le paysage urbain comme le Balfour érigé au coin de la rue Prince-Arthur, le Cooper près de la rue Bagg et le Vineberg situé à l'angle de la rue Duluth. Dans cette industrie autrefois prospère, une grande partie des propriétaires et des travailleurs était d'origine juive, ce qui n'empêchait pas des ouvriers de toutes nationalités d'y travailler, dont, au cours des années trente, un grand nombre de jeunes femmes canadiennes-françaises. Ce milieu a donné naissance à des mouvements ouvriers et à des conflits sociaux d'une très grande ampleur, dont la grève des midinettes de 1937 à laquelle participèrent des figures issues de la gauche comme entre autres Léa Roback. Aujourd'hui, ces grands bâtiments délaissés par les couturières et les tailleurs sont devenus un lieu de refuge pour les artistes et pour les entreprises de multimédia, maintenant florissantes sur la Main.

Texte : Pierre Anctil

N **3981** BOULEVARD ST-LAURENT S  
4040 3936

[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)  
traduction et téléchargement

translation and download

**ATSA**  
**3981 FRAG**

# FRAG 3981 COOPER

## THÈME ESSENTIEL : L'INDUSTRIE DU VÊTEMENT À MONTRÉAL

### QUESTIONS

1. Quel est le sujet de ce FRAG? **L'industrie du vêtement à Montréal.**
2. Lisez les textes et découvrez ce qui caractérisait Montréal entre 1900 et 1950. **Plus de la moitié de la production manufacturière du Québec était effectuée à Montréal et en 1911, les 2/3 des vêtements confectionnés au Canada l'étaient à Montréal.**
3. De nos jours, d'où viennent les vêtements que nous portons?
4. En regardant les photos, vous pouvez constater que cette industrie employait surtout des femmes, mais en lisant un des textes du FRAG vous découvrirez qu'on employait aussi une autre main-d'œuvre. De quelle main-d'œuvre s'agit-il? **Des enfants.**
5. Savez-vous s'il existe encore des usines de vêtements à Montréal? **Elles sont situées principalement dans le nord de la ville, sur la rue Chabanel, dans le coin de Gaspé/Saint-Viateur et dans le secteur Saint-Urbain/Saint-Zotique.**
6. Trouvez le mot SHMATA sur le FRAG. Ce mot yiddish signifie chiffon ou torchon à vaisselle, et désigne par extension l'industrie du textile. Sous ce mot figurent des noms avec des chiffres. À quoi font-ils référence? **Ce sont les noms et les numéros civiques des immeubles du boulevard Saint-Laurent où on trouvait des manufactures de vêtements.**
7. Voyez-vous l'un de ces immeubles non loin du FRAG où vous êtes?

### QUESTIONS EN LIEN AVEC LE TEXTE DE L'HISTORIEN

1. Les ouvriers se sont-ils révoltés et ont-ils dénoncé leurs conditions de travail? **Oui.**
2. Quel nom porte une grève importante qui a eu lieu en 1937? **La grève des midinettes.**

### INFORMATION SUPPLEMENTAIRES

Voir aussi FRAG 4276 - Blank  
[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)

## INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES

### LEA ROBACK 1903 - 2000



Léa Roback

Le 28 août 2000, Léa Roback est décédée dans la maison d'accueil où elle habitait. Frêle mais toujours lucide et engagée, elle avait accordé une entrevue pour la télévision la veille de son décès.

Deuxième d'une famille juive polonaise de neuf enfants (tous nés au Québec), Léa s'intégra au milieu francophone de Beauport, où ses parents tenaient un commerce, alors qu'on parlait le yiddish à la maison. La famille étant revenue à Montréal, Léa y décrocha rapidement un emploi, fit des économies à même son modeste salaire et traversa l'Atlantique pour découvrir l'Espagne, l'Italie, la France (où elle étudia la littérature à l'Université de Grenoble) et enfin

Berlin, où Henri, son frère, étudiait la médecine. Partout, elle se trouvait du travail : enseignement de l'anglais, garde d'enfants, pour assurer et préserver son indépendance.

À Berlin, le nazisme progressait rapidement, prenant surtout pour cible les Juifs et les travailleurs accusés de communisme dès qu'ils revendiquaient. Elle adhéra au Parti communiste pour participer à la résistance, mais elle dut quitter l'Allemagne dès 1932, un an avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Revenue à Montréal, elle trouva un emploi, fit quelques économies et reprit le bâton de pèlerin, cette fois en direction de New York, où elle a travaillé dans une école pour filles délinquantes, avant de faire un court stage en Russie. C'était à l'époque où ses jeunes frères et sœurs vivaient toujours à la maison paternelle. Plus tard, Léa leur a promis qu'ils n'auraient pas à s'inquiéter puisqu'elle projetait de ne pas se marier et d'en prendre soin. Elle a tenu parole.

Nommée organisatrice syndicale de l'Union Internationale des Ouvriers du Vêtement Pour Dames (UIOVD), en 1936, elle s'est donnée tout entière à la syndicalisation dans les manufactures de ce qu'on appelait « la guenille. » Montréal était, après New York, le plus grand centre de cette industrie sur le continent. Les femmes constituaient environ 85 % de la main-d'œuvre et elles y étaient fortement exploitées. On les payait à la pièce, à des prix dérisoires, et seules quelques favorites des patrons et surintendants recevaient les meilleurs paquets de tissus à coudre. Durant la forte saison, les femmes travaillaient de très longues heures, puis étaient mises à pied sans savoir si le patron les rappellerait à la reprise puisqu'elles ne bénéficiaient d'aucun droit d'ancienneté. Dans certaines usines, les femmes souffraient du froid en hiver et suffoquaient de chaleur aux pires jours de l'été, toujours au rythme du travail à la pièce. Ajoutons que l'organisation syndicale rencontrait des difficultés particulières dans cette industrie.

Une partie de la main-d'œuvre était constituée d'immigrantes et d'immigrants juifs dont certains étaient arrivés au pays avec une expérience syndicale. Mais les femmes canadiennes-françaises et catholiques en formaient la grande majorité. Le clergé catholique du temps leur enseignait qu'il fallait se méfier des Juifs et que c'était péché de se joindre à un syndicat neutre ou américain. Léa Roback demeurait à l'écoute des femmes canadiennes-françaises. Elle s'informait de leurs conditions de travail, voire des injustices et des humiliations qu'elles subissaient, et les encourageait à agir. Elles ont enfin osé joindre les rangs du syndicat aux côtés des femmes immigrantes. En 1937, cette solidarité les a menées à la première grève de femmes couronnée de succès à Montréal. Elles étaient environ 5 000. L'apport de Léa Roback avait été déterminant dans cette réussite.

En 1941, durant la Seconde Guerre mondiale, Léa Roback a été embauchée à l'usine RCA Victor de Saint-Henri, où quelque 4 000 personnes, surtout des femmes, fabriquaient des instruments de communication pour les forces armées. Au bout d'un an, plus de 95 % des employés avaient adhéré au syndicat et la nouvelle convention collective était déjà en vigueur.

Longtemps active à la Voix des femmes, elle s'opposa à l'invasion du Vietnam par les forces armées américaines, aux armements nucléaires, aux bombardements en Irak et à toutes les agressions militaires. On l'a retrouvée aux côtés des femmes et des hommes noirs qui protestaient contre le régime d'apartheid en Afrique du Sud et aux côtés des Mohawks de Kanésatake, en 1990. Ayant connu la tragédie de jeunes ouvrières enceintes contre leur gré et consciente de la misère d'enfants non voulus entassés dans des orphelinats, elle a revendiqué le droit des femmes à l'avortement thérapeutique.

En réponse à une question de l'auteure Nicole Lacelle dans Entretiens, aux Éditions du Remue-Ménage, elle a déclaré avoir quitté le Parti communiste en 1958 à cause de la question nationale: « La maison-mère du Parti était à Toronto et ces gens-là ne parlaient pas un mot de français. » Lors de son 90e anniversaire, ses amies lui ont fait cadeau de la Fondation Léa Roback, dont le mandat est d'attribuer des bourses à des femmes désirant continuer ou reprendre leurs études mais n'en ayant pas les moyens. Elle croyait fermement à l'éducation gratuite.

Source : Parent, Madeleine, « Léa Roback 1903-2000 », Relations, novembre 2000 (664), p. 5-6

## **LEA ROBACK VIVANTE POUR L'ÉTERNITÉ**

Quand je pense à Léa Roback, je pense à sa joie, à son humour, à son indépendance d'esprit, à sa vaste culture, à sa détermination, à sa parole franche et directe, à son énergie inépuisable, à sa passion de la justice et de la connaissance, et surtout à sa soif de liberté. Liberté à l'encontre des idées reçues et de toute institutionnalisation (mariage, permanence syndicale, division sexuelle des rôles, etc.), alliée à une volonté irréductible de créer un monde meilleur, libéré de tout rapport de domination.

J'ai entendu parler de Léa Roback pour la première fois en 1971. Je militais alors dans le Comité populaire du Mile-End au sein d'un groupe de femmes qui visait à conscientiser et à regrouper politiquement les ouvrières du vêtement du quartier, principalement immigrantes. C'est en lisant l'histoire des luttes dans l'industrie du vêtement et du coton que j'ai appris quelles femmes remarquables étaient Léa Roback et Madeleine Parent.

Presque quarante ans après que Léa Roback a réussi, en 1937, à obtenir la première victoire des femmes dans l'industrie du vêtement, les nouvelles arrivantes se trouvaient, dans les années 70, toujours forcées de travailler au noir ou à domicile, sous le salaire minimum, sans aucune protection syndicale. L'exemple de ces deux militantes hors pair inspirait les objectifs féministes et sociaux que nous nous fixions dans les comités de femmes, de quartier ou d'action politique.

Face à l'injustice, « on doit faire quelque chose ! » avait l'habitude de dire Léa Roback. Elle a été une des premières à signer notre pétition en faveur des travailleuses des Caisses populaires Desjardins, en accompagnant sa signature d'un mot chaleureux et mobilisateur. Elle a été de toutes les luttes des femmes, pour l'avortement, la paix, le retrait des jouets guerriers et violents, la dénonciation de l'iniquité dans tous les domaines.

Lors de la syndicalisation des manufactures du vêtement et de la RCA Victor, Léa Roback insistait pour dire que le respect de l'intégrité du corps des ouvrières faisait partie des revendications prioritaires, au moment où les patrons et contremaîtres ne se gênaient pas pour toucher les travailleuses et leur réclamer des faveurs sexuelles sous peine de perdre leur emploi.

J'ai vu Léa Roback pour la dernière fois, lors de son 90e anniversaire en 1993, où quelques centaines de personnes, en majorité des femmes, s'étaient réunies pour bruncher avec elle, donner le coup d'envoi à la fondation qui porte son nom et lui rendre hommage. Elle nous avait alors donné rendez-vous pour fêter ses 100 ans. Hélas !

### **FIÈRES D'ÊTRE FEMMES**

Pour les femmes qui l'ont côtoyée, Léa restera vivante pour l'éternité. Elle fait partie de ces femmes dont j'ai parlé à mes filles pour leur constituer une mémoire qui les rendrait fières d'être femmes et debout à jamais. Je voudrais tant que les nouvelles générations s'inspirent de la vie de femmes courageuses comme Madeleine Parent et Léa Roback, en prenant connaissance des œuvres qui leur ont été consacrées, tout particulièrement du livre d'Entretiens avec Nicole Lacelle, publié en 1988 aux Éditions du remue-ménage et du film de Sophie Bissonnette, Des lumières dans la grande noirceur, tourné en 1992 et disponible à la Boîte Noire.

Ces deux femmes exceptionnelles prennent place dans le panthéon des grandes amitiés qui jalonnent notre histoire de femmes, aux côtés de Rosa Luxemburg et de Clara Zetkin pour qui l'amitié était inséparable de la lutte pour la justice sociale et l'autonomie des femmes.

Aujourd'hui, Léa Roback nous regarde de l'intérieur ou de haut, comme une étoile brillante et riieuse. Nous lui sommes redevables de ce que nous sommes, elle qui nous a laissé en héritage le secret de l'éternelle jeunesse : ne jamais plier l'échine, être ouverte aux autres, avoir une curiosité inépuisable et croire à nos rêves.

#### « LEA UNE ORGANISATRICE HORS PAIR ! »

Léa est partie vite, comme elle a vécu, me dit Madeleine Parent dans l'entrevue qu'elle m'a accordée quelques jours après la mort de son amie et complice. À ma question sur ce qui restera de plus vivace lorsqu'elle pensera à Léa, Madeleine Parent me répond sans hésitation que c'est leur première rencontre. Madeleine était militante dans un comité étudiant de McGill qui revendiquait de meilleures bourses du gouvernement pour les étudiantes moins fortunées. Léa, âgée de quinze ans de plus que Madeleine et déjà engagée dans l'organisation des femmes, ayant eu vent des activités de celle-ci, avait demandé à un ami commun de la lui présenter.

Elles sont allées dans un de ces restaurants aux tables encastrées dans de hautes banquettes de cuir et elles ont parlé durant des heures, se souvient Madeleine, qui avait tant de questions à poser à Léa sur ses expériences de lutte, en Allemagne où elle avait vécu durant la montée du fascisme et, à Montréal, où elle était la principale artisane de l'accréditation syndicale des travailleuses du vêtement pour dames.

#### L'ENFER DE LA GUENILLE

À l'époque, c'étaient les Canadiennes françaises qui étaient majoritaires dans le vêtement et la plupart des immigrantes étaient juives et originaires d'Europe de l'Est d'où les parents avaient fui les pogroms avec leurs enfants, lui raconte Léa. Elles avaient une conscience de classe alors que les Canadiennes françaises étaient influencées par les curés qui leur disaient de fuir comme le diable les Juifs et les communistes. C'est ce fossé, en apparence infranchissable, que Léa Roback est arrivée à combler en faisant comprendre aux femmes de diverses origines ethniques que leurs intérêts fondamentaux étaient les mêmes, par-delà la religion et la politique.

Madeleine s'est rendu compte que la grande force de Léa venait de ce qu'elle savait écouter et permettre aux femmes d'articuler leurs revendications. Très vite, elle devenait leur amie et leur confidente. Dès le départ, elle s'était dirigée vers les secteurs où les femmes étaient majoritaires parce qu'elle savait que celles-ci étaient beaucoup plus exploitées que les hommes et que leur situation révélerait le vrai visage du patriarcat et du capitalisme.

#### SAINT-HENRI ET LA LUTTE SUR TOUS LES FRONTS

Après sa rencontre mémorable avec Léa, Madeleine Parent s'engage, en 1942, dans le comité de défense des travailleurs et travailleuses en temps de guerre, situé à Saint-Henri et, en 1943, dans le syndicat du textile primaire au moulin de coton de Saint-Henri. À cette époque, Léa a entrepris de syndicaliser les 4 000 employées de la RCA Victor également située à Saint-Henri et son comité d'organisation fait ses réunions dans le local occupé par le groupe de Madeleine. Celle-ci prend des notes durant les réunions et le soir rencontre un ami avec qui elle rédige un tract, le traduit et l'imprime sur la Gestetner.

Le lendemain, elle rencontre Léa à l'épicerie du coin et elles divisent les tracts en paquets que Léa et les militantes du comité de syndicalisation cachent sous leurs vêtements pour entrer à l'usine. Elles arrivent bientôt à faire signer 97 % des 4 000 travailleuses. Ce qui est exceptionnel, commente Madeleine. Une lutte qui restera dans les annales de l'histoire ouvrière où Léa Roback a démontré une fois encore, dit Madeleine, ses dons d'organisatrice hors pair.

Je demande à Madeleine ce que les femmes faisaient de leurs enfants pendant leurs interminables heures de travail alors que les deux membres du couple travaillaient. C'étaient les grands-parents et les voisines qui s'en occupaient. Quand, épuisées, les mères rentraient, elles n'avaient d'autres choix que de les envoyer jouer dans les rues afin d'être capables de préparer le souper et de veiller à toutes les tâches d'entretien de la maisonnée.

### UNE VIE BIEN REMPLIE

Quand je m'enquiers si Léa a déjà éprouvé des regrets, Madeleine me répond qu'elle ne le croit pas. Elle a toujours été au bout d'elle-même et lorsqu'elle échouait quelque part, elle disait qu'elle saurait en tirer des leçons. Célibataire volontaire, elle a choisi, sur le plan personnel, de se consacrer à sa famille et à ses amies, prenant soin jusqu'à sa mort de sa mère qu'elle adorait.

Deuxième d'une famille juive polonaise de neuf enfants, elle s'est toujours occupée de ses frères et sœurs et plus tard de ses neveux et nièces. Elle aimait bien les hommes, mais pas assez pour en avoir un à demeure. Tel n'était pas son destin, pensait-elle. Les enfants ne lui ont pas manqué car elle en a toujours eu une ribambelle autour d'elle.

En terminant, Madeleine Parent rappelle que Léa Roback a été très active dans la lutte pour le vote des femmes, condition première de leur citoyenneté. Communiste convaincue, membre de La Voix des femmes, de divers comités populaires à Saint-Henri, elle a été de toutes les luttes contre l'antisémitisme, le racisme, l'apartheid, l'homophobie et surtout contre toutes les formes de discrimination et de violence envers les femmes.

Source : © Sisyphe 2002-2006

Élaine Audet a publié, au Québec et en Europe, des recueils de poésie et des essais, et elle a collaboré à plusieurs ouvrages collectifs. De 1990 à 2004, elle a rédigé une chronique littéraire et féministe pour le mensuel d'information politique L'aut'journal. Depuis 2002, elle est éditrice associée de Sisyphe.

FILM DOCUMENTAIRE SUR LEA ROBACK :

**DES LUMIERES DANS LA GRANDE NOIRCEUR**

REALISATION : SOPHIE BISSONNETTE

MONTREAL : PRODUCTIONS CONTRE-JOUR

1992 - 90 MIN

CE FILM EST DISPONIBLE A :

**LA BOITE NOIRE**

4450, RUE SAINT-DENIS, BUREAU 201

MONTREAL (QUEBEC) H2J 2L1

TELEPHONE : (514) 287-1249

TELECOPIEUR: (514) 287-1597

TELECOPIEUR POUR LES COLLECTIVITES : (514) 287-1032



Léa Roback

## LA GREVE DES MIDINETTES

Elle fut aussi appelée la grève de la guenille. Le 15 avril marque le début d'une grève de 25 jours de 5 000 midinettes de l'industrie de la robe à Montréal, membres de l'UIOVD. Les communistes, autour de la célèbre militante Léa Roback, participent activement à cette grève et forment un noyau solide dans ce syndicat. D'autres mouvements similaires eurent lieu en Europe.

Le nom midinette, qui vient de midi et de dinette, désigne d'ailleurs à l'origine une jeune ouvrière parisienne de la couture et de la mode.

## LES CONDITIONS DE TRAVAIL DES ENFANTS AU QUEBEC

Les enfants forment 8 % de la main-d'œuvre au Québec, en 1891. Nombreux sont ceux qui font la confection à domicile sans être considérés comme travailleurs. Les enfants sont si bon marché en tant que travailleurs que la demande dépasse l'offre. Ils travaillent jusqu'à épuisement, privés d'hygiène et exposés à tous les risques où on les laisse sans surveillance près de machines dangereuses. Ainsi, ils ne vont pas à l'école et ils sont soumis aux amendes, comme les adultes, aux châtiments corporels et au cachot (un trou noir où les employés des grandes fabriques peuvent être incarcérés pendant et au-delà des heures de travail) pour un manquement aux règlements.

Sources : Musée McCord d'histoire canadienne

## ENFANTS AU TRAVAIL

L'attitude envers le travail des enfants (emploi régulier de garçons et de filles de moins de 15 ou 16 ans) a changé radicalement depuis la fin du XVIIIe siècle. À l'époque, on assumait généralement qu'à partir de sept ans l'enfant devait contribuer au revenu familial (voir ENFANCE, HISTOIRE DE L'). Dans la plupart des cas, cela signifiait participer aux travaux ménagers, mais il pouvait aussi s'agir d'occuper un emploi rémunéré à l'extérieur du foyer. Une telle activité pouvait aussi inclure l'acquisition de techniques utiles pour l'âge adulte et même la possibilité d'un apprentissage formel. Le travail des enfants a apporté une contribution considérable à la civilisation autochtone et aux sociétés de la Nouvelle-France et du Canada anglais à leurs débuts.

Au XIXe et au début du XXe siècle, la plupart des enfants canadiens, qui représentaient autrefois des biens économiques, deviennent des fardeaux financiers pour leur famille. Les garçons et les filles consacrent de plus en plus de temps à l'acquisition d'une formation scolaire. Dès 1911, au Canada, environ 85 p. 100 des enfants de 10 à 12 ans vont à l'école. Le pourcentage des enfants de 13, 14 et 15 ans qui sont en classe est respectivement de 78, 63 et 42 p. 100. Quant à celui des garçons âgés de 10 à 14 ans qui occupent un emploi rémunéré, il chute de 25 p. 100 en 1891 à 5 p. 100 en 1911, quoique celui des filles demeure stable à 2 p. 100. Un indice important de la baisse du pourcentage d'enfants au travail est l'augmentation constante du pourcentage des enfants qui fréquentent l'école.

Les possibilités de décrocher un emploi rémunéré sont probablement plus nombreuses pour la minorité des enfants qui ne vont pas à l'école. À partir du milieu du XIXe siècle, le Canada aborde l'ère de l'industrialisation et de l'urbanisation. Avec l'augmentation du pourcentage de la population urbaine d'environ 17 p. 100 lors de la Confédération, en 1867, à plus d'un tiers en 1901 et à près de 50 p. 100 vers 1921, de nouveaux emplois s'offrent aux enfants dans les filatures de Montréal, les entreprises de Hamilton, les mines du Cap-Breton et de la Colombie-Britannique et les petites usines des Maritimes. Tandis que le nombre des enfants de 10 à 14 ans qui sont employés en agriculture dégringole de 62 700 en 1891 à 5 400 en 1911, le total des enfants employés dans d'autres secteurs, surtout dans le commerce et l'industrie, passe de 13 000 à environ 20 000.

Une combinaison de plusieurs facteurs met fin au travail des enfants au Canada. Beaucoup d'emplois étaient sans issue, c'étaient des postes inférieurs, mal payés, sans aucune possibilité d'avancement. Certains, comme les emplois de messenger ou de vendeur de journaux, ne mènent pas à des emplois pour adultes. De plus, la plupart des enfants qui détiennent un emploi viennent de la classe ouvrière et sont donc une cible de choix pour les réformateurs de la classe moyenne bien décidés à améliorer la société canadienne. Tout en encourageant la fréquentation scolaire obligatoire et la prise de mesures visant à combattre la délinquance juvénile, les réformateurs cherchent à faire interdire le travail des enfants. En dépit de l'adoption, dans les années 1870 et 1880, des premières lois provinciales réglementant le travail des enfants dans les usines et les mines, il faut attendre au siècle suivant avant l'entrée en vigueur de l'interdiction du travail des enfants.

En 1929, les enfants de moins de 14 ans ne peuvent plus accéder à un emploi dans les usines et dans les mines de la plupart des provinces. Puis vient la crise des années 30 pendant laquelle beaucoup d'adultes recherchent des emplois auparavant occupés dans une large mesure par des enfants. En 1931, entre 96 et 97 p. 100 des enfants de 9 à 12 ans fréquentent l'école, et le pourcentage de ceux qui sont âgés de 13, 14 et 15 ans connaît une hausse spectaculaire par rapport aux deux décennies précédentes, atteignant 93 p. 100, 83 p. 100 et 67 p. 100. Durant la Deuxième Guerre mondiale, de nombreux enfants entrent sans doute sur le marché du travail, contrevenant ainsi à la loi sur la fréquentation scolaire. On estime cependant que depuis la guerre, les femmes remplacent les enfants comme participantes à temps partiel au revenu familial.

L'emploi des enfants existe encore au XXe siècle, sous des formes moins visibles. Entre l'année de la Confédération et le milieu des années 20, quelque 80 000 enfants britanniques, âgés pour la plupart de moins de 14 ans, sont amenés au Canada par des organismes humanitaires désireux de leur donner un nouveau départ loin de leur milieu ouvrier d'origine. La plupart sont engagés comme apprentis dans des familles rurales et deviennent habituellement des journaliers plutôt que des enfants adoptés. La sensibilisation croissante à leur situation aboutit à l'interdiction de l'immigration des enfants en 1925.

Source : Historica L'Encyclopédie canadienne - Auteur Jean Barman

### **LE TRAVAIL DES ENFANTS DANS LE MONDE AUJOURD'HUI**

L'OIT estime que 250 millions d'enfants de moins de 14 ans ont une activité de travail. Ces enfants proviennent surtout des pays en développement. Le travail empêche 120 millions d'entre eux d'aller à l'école.

Parmi eux, on compte de 50 à 60 millions d'enfants victimes d'un travail abusif dans les maisons privées, les manufactures ou les plantations. Beaucoup de ces enfants sont victimes de la traite et proviennent de familles rurales les plus pauvres.

Source : Semaine du développement international – 2002 (Dossier spécial — la situation des enfants dans le monde)

## TEXTE DE L'UNICEF - 1997

Le monde compte 250 millions de « travailleurs » âgés de 5 à 14 ans, dont la moitié travaille à plein temps.

Selon cette estimation du Bureau international du travail (BIT), un sur deux vit en Asie. En Afrique, un enfant sur trois travaille, en Amérique latine, un sur cinq. Ce fléau n'épargne pas tout à fait le monde développé, notamment les États-Unis et plusieurs pays d'Europe du Sud et centrale.

Le Fonds des Nations Unies pour l'enfance (UNICEF) opère une distinction entre le travail intolérable et le travail acceptable, voire bénéfique pour l'enfant.

- Le premier (intolérable) entrave son développement physique et mental; il participe à son exploitation économique et sociale; il viole son intégrité spirituelle et morale.
- Le second (acceptable) donne à l'enfant qui contribue au revenu familial, assurance et fierté; il lui procure une formation, voire un métier, même s'il ne préserve pas toujours sa scolarité, son repos et ses loisirs; il lui confère un statut et facilite son intégration au milieu. Tenir toute activité économique des enfants pour également nocive est inutile et complique le vrai combat contre la servitude qui ne tolère aucune complaisance.

Très souvent, les enfants se plaignent moins du fait même du travail que des mauvais traitements et des humiliations subis.

La difficulté du problème tient au fait que la grande majorité des tâches qu'ils accomplissent se situent dans une zone intermédiaire entre les deux catégories extrêmes définies par l'UNICEF. De nombreux enfants, aussi bien dans les pays riches que dans les pays pauvres, subissent de mauvais traitements qui ont des répercussions importantes sur leur état de santé et sur leur développement.

La plupart du temps, les enfants maltraités sont privés de nourriture ou de soins, reçoivent fréquemment des coups de pied, des coups de ceinture. Ils sont parfois longuement enfermés dans des placards ou des caves.



**4040** **St-Laurent**  
au coin de Duluth

## L'avenue Duluth et Fletcher's field

L'édifice Berman est situé au coin nord-ouest de l'avenue Duluth et du boulevard Saint-Laurent. C'est l'un des premiers édifices en hauteur de Montréal fait de béton armé et l'un des rares dont les murs extérieurs sont également faits de ce matériau. Construit en 1912 par l'homme d'affaires juif Solomon Vineberg afin d'y installer une manufacture de vêtements, une industrie en pleine croissance sur la « Main » à cette époque, il abrite maintenant des lofts résidentiels et commerciaux. À l'origine, l'avenue Duluth s'appelait rue Saint-Jean-Baptiste, car elle était située à proximité de la frontière entre la ville de Montréal et l'ancienne municipalité de Saint-Jean-Baptiste, annexée par Montréal en 1886. La rue délimitait alors le côté sud de Fletcher's Field, dont la partie est s'appelle désormais « parc Jeanne-Mance », ainsi nommée en l'honneur de la fondatrice du premier hôpital Hôtel-Dieu (dans le Vieux-Montréal) au XVIIe siècle. En effet, Fletcher's Field, qui portait le nom du fermier engagé par le propriétaire William Hall, était aussi la propriété des sœurs hospitalières de Saint-Joseph, qui inauguraient en 1859-1860 leur nouvel hôpital Hôtel-Dieu au sud du parc. La propriété fut acquise par la Ville de Montréal aux alentours de 1870 afin de l'intégrer au parc du Mont-Royal; l'avenue du Parc (auparavant la rue Bleury) la divise en deux en 1880. Vers la fin du XIXe siècle, son extrémité sud (au nord de l'avenue Duluth) faisait partie du premier terrain de golf de Montréal et sa partie nord accueillait un champ de course qui a aussi été utilisé pour des activités reliées aux expositions agricoles et industrielles organisées sur le terrain d'exposition du Mile End (au nord de l'avenue Mont-Royal), jusqu'en 1897. Ce n'est que dans les années 1910 que Fletcher's Field sera converti en parc et depuis, il demeure un lieu de divertissement populaire, de célébrations et d'activités sportives.

Texte : Susan D. Bronson

S 4040 4062  
3981 — BOULEVARD ST-LAURENT — N

[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)  
traduction et téléchargement

  
translation and download

  
**4040 FRAG**

# FRAG 4040 VINEBERG

## THÈME ESSENTIEL :

### QUESTIONS

1. Sur le plan qui figure sur le FRAG, trouvez le parc Fletcher. Où était-il situé? **Au coin des avenues du Parc et du Mont-Royal.**
2. Quel nom porte ce parc aujourd'hui? **Le parc Jeanne-Mance.**
3. Quelles activités pratiquait-on au parc Fletcher? **On y faisait du patin et on y pique-niquait**
4. Qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui à l'emplacement du parc Fletcher? **Des terrains de tennis, de volley-ball, de soccer et un parc pour les enfants.**
5. D'où vous êtes, voyez-vous le parc Jeanne-Mance?
6. Sur une des photos, on voit un avion atterrir dans le parc Fletcher. Qui se trouve à l'intérieur de l'avion? **Un homme déguisé en Père Noël.**
7. Sur le plan, avez-vous repéré d'autres parcs qui existent encore de nos jours? **Le parc Lafontaine et le parc du Mont-Royal.**

### QUESTION EN LIEN AVEC LE TEXTE DE L'HISTORIEN

1. À qui le parc Fletcher devait-il son nom? **Au fermier engagé par le propriétaire William Hall.**



FRAG 4040 - Coin Duluth

## INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES

### **Le parc Fletcher devenu le parc Jeanne-Mance**

Jeanne Mance (1601-1673), cofondatrice de Montréal et fondatrice de l'Hôtel-Dieu, premier hôpital de la ville.

Familière avec le soin des malades et désireuse de se rendre en Nouvelle-France, Jeanne Mance (1601-1673), native de Langres, rencontre Angélique Faure, veuve de Bullion, qui lui offre de défrayer les coûts d'établissement d'un hôpital dans la colonie. Devenue membre de la Société Notre-Dame, elle s'embarque avec Chomedey de Maisonneuve en mai 1641. Ville-Marie est fondée en 1642. Jeanne Mance ouvre à l'intérieur du fort son premier Hôtel-Dieu. Après plusieurs voyages en France, elle ramène, en 1657, des religieuses de La Flèche à qui elle confie l'hôpital, déménagé sur la rue Saint-Paul, puis sur la rue Saint-Urbain.

L'histoire du parc commence dans la deuxième moitié du XIXe siècle avec l'aménagement du parc Mont-Royal et l'acquisition par la Ville des terrains de la montagne, qui regroupent la pente de la montagne jusqu'à l'avenue Esplanade, entre l'avenue des Pins et l'avenue du Mont-Royal. Aujourd'hui séparé en deux par l'avenue du Parc, ce piedmont est alors un tout morcelé par des accidents géographiques qui invitent à des usages différents.

La partie du parc Mont-Royal située à l'ouest de l'avenue du Parc (avenue alors inexistante) présente une surface plane bien entretenue et un monticule connu sous le nom de «Fletcher's Hill»: cet espace est utilisé dans les années 1875-1880 comme terrain de golf et comme lieu d'exercice militaire, le monticule servant de poste d'observation. L'ensemble est identifié par la population anglophone sous le surnom de «Fletcher's Field» que les francophones traduisent parfois par « Ferme Fletcher ». La partie à l'est présente un aspect moins intéressant : on y trouve du sud au nord une mince bande de terre longeant l'Hôtel-Dieu, une carrière (nord de Duluth), une baignoire où se ramassent les eaux au printemps. Ce «champ des oubliés», comme le surnomment les quelques résidents du voisinage, ne fait pas l'objet d'aménagement avant le début du XXe siècle, si l'on excepte les estrades et les bâtiments annexes construits pour l'Exposition provinciale lorsque celle-ci déborde de son site officiel, au nord de l'avenue du Mont-Royal. Sans doute la disparition de l'Exposition provinciale après l'incendie de 1896 est-elle l'occasion d'entreprendre des travaux d'aplanissement. Le terrain adopte alors la même dénomination officielle de Fletcher's Field que la partie à l'ouest de la nouvelle avenue du Parc ouverte depuis 1883. Officiellement cependant, ce parc fait partie du parc du Mont-Royal.

En 1910, à l'occasion du Congrès eucharistique, un mouvement se dessine dans la population, orchestré par une campagne de presse demandant la dénomination de ce parc en hommage à la fondatrice du premier Hôtel-Dieu de Montréal dont l'hôpital est situé à proximité. Devenu rapidement populaire, ce nom officiel reste attaché au parc jusqu'en 1990, au moment de son officialisation.

Source : Extrait de l'ouvrage Les rues de Montréal - Répertoire historique, Éditions du Méridien, 1995.

## Le parc Jeanne-Mance

Saviez-vous que le parc Jeanne-Mance a déjà été un terrain de golf? Eh, oui! Les amateurs de ce sport pouvaient s’y adonner joyeusement vers la fin du XIXe siècle. Situé au pied du Mont-Royal, ce terrain récréatif a été le lieu de différentes activités et manifestations. Petit historique de son évolution...

La naissance du parc Jeanne-Mance coïncide avec l’ouverture du Mont-Royal au public, vers la fin du XIXe siècle. À cette époque, la Ville a versé un million de dollars pour acheter les terrains dans cette zone en vue d’y développer de nouveaux espaces urbains. Ces terrains comprenaient la pente de la montagne jusqu’à l’avenue de l’Esplanade, entre les avenues des Pins et du Mont-Royal.

L’aménagement de la montagne a été confié à Frederick Law Olmsted, architecte paysagiste de l’époque. Ce dernier croyait aux effets bénéfiques des parcs urbains : « (...) les avantages du lieu ne résident pas seulement dans son influence sur la santé, mais aussi dans son pouvoir éducateur et civilisateur victorieux des tentations avilissantes et corruptrices de la ville. »

Il faut, bien sûr, se replacer dans le contexte religieux de l’époque lorsqu’on lit cette citation. Néanmoins, cet homme n’en était pas à son premier projet d’envergure. En effet, lui et l’architecte britannique Calvert Vaux avaient remporté, en 1857, le concours pour l’aménagement du Central Park de New York. Quant au parc du Mont-Royal, sa réalisation débutera en novembre 1874.

La descente de la pente douce du côté ouest du Mont-Royal constituait le « piedmont, » ou pied de la montagne. Celui-ci est maintenant divisé en deux par l’avenue du Parc, construite en 1883.

La zone située à l’ouest de la future avenue du Parc était appelée par Olmsted « la côte Placide ». Il s’agissait d’une surface plane que la population anglophone désignait sous le nom de « Fletcher’s Field » ou « Ferme Fletcher » pour les francophones. Sur cette même zone se trouvait également un monticule, le « Fletcher’s Hill ».

C’est à cet endroit que fut fondé en 1873 le premier club de golf en Amérique du Nord, le Montreal Golf Club. Onze ans plus tard, la reine Victoria permit d’apposer la mention « Royal » au nom. Le premier parcours était composé de neuf trous.

L’appellation du parc a été officialisée en 1990. Cependant, l’utilisation du nom « parc Jeanne-Mance » date de 1910, lorsque la population et la presse ont demandé que le parc soit baptisé en hommage à cette infirmière.

En été, le parc Jeanne-Mance propose différentes activités, comme des tournois de soccer, des festivals de musique et le départ du Tour de l’île. D’une superficie d’environ 14 000 hectares, il est doté de plusieurs installations sportives.

Les jeunes associent sans hésiter le parc Jeanne-Mance avec les « tam- tam » du dimanche, dont le rendez-vous est au pied de la statue de George-Étienne Cartier, de l’autre côté de l’avenue du Parc, là où se trouve en fait le parc du Mont-Royal.

Source : Marilou Nadeau  
Autres parcs

Voir FRAG 3590, Jardins Guilbeault  
[www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)



**4062** St-Laurent  
 Entre Duluth et Rachel

## Le Keneder Odler et la presse yiddish de Montréal

En 1907, un jeune immigrant polonais arrivé dans la ville depuis seulement sept ans, Hirsch Wolofsky, décide de lancer un journal quotidien de langue yiddish, le Keneder Odler [l'aigle canadien]. Même si à l'époque le Canada accueillait chaque année plusieurs milliers de Juifs désireux de fuir le climat antisémite de la Russie impériale, la fondation d'un organe de presse yiddish à Montréal représentait un pari de taille sur les plans financier et communautaire. Tout naturellement le journal ouvre ses portes sur le boulevard Saint-Laurent, près de la rue Ontario. Le Keneder Odler n'en connaît pas moins un grand succès et déménage bientôt dans un édifice construit spécialement pour lui, au 4075 du boulevard Saint-Laurent, juste au nord de la rue Duluth. Pendant plus de 50 ans, le journal de Wolofsky reflète fidèlement les aspirations, les espoirs et les difficultés des Juifs yiddishophones de Montréal, au point de devenir un point de repère obligé de leur identité collective.

Texte : Pierre Ancil



www.atsa.qc.ca  
 traduction et téléchargement



translation and download



# FRAG 4062 ODLER

## THÈME ESSENTIEL : LES JOURNAUX JUIFS

### QUESTIONS

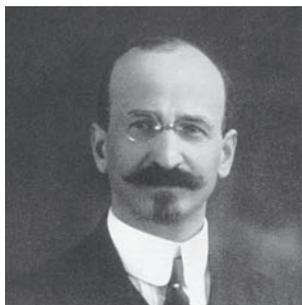
1. Que font les gens qu'on voit sur les photos? **Ils impriment un journal.**
2. De quel journal s'agit-il? **Du Keneder Odler (nom yiddish) qui s'appelait en anglais The Eagle et qu'on voit également sur le FRAG.**
3. En quelle année ce journal a-t-il été fondé? **En 1907.**
4. En 1932, depuis combien d'années le Keneder Odler était-il publié? **25 ans.**
5. En ce temps-là, certains enfants travaillaient. Voyez-vous un enfant au travail et si oui, que fait-il? **Il vend des journaux.**
6. Sur une des photos, on voit un attroupement de personnes. Qu'attendent ces gens? **Le résultat des élections partielles provinciales de 1950.**
7. À droite, en haut du FRAG, il y a des armoiries. Les voyez-vous ailleurs que sur le FRAG? À quels peuples se rattachent ces symboles? **On les observe sur la façade du magasin de luminaires. La feuille d'érable symbolise les Canadiens dans leur ensemble, la fleur de lys représente les Canadiens ou les Québécois d'origine française, la rose représente ceux d'origine anglaise, le chardon représente ceux d'origine écossaise, la harpe représente ceux d'origine irlandaise et, en partie caché par la pancarte de location, l'étoile de David représente ceux d'origine juive.**

### QUESTION EN LIEN AVEC LE TEXTE DE L'HISTORIEN

1. Qui a fondé le Keneder Odler? **Un jeune immigrant polonais appelé Hirsch Wolofsky.**
2. Le siège social du journal a-t-il toujours été situé au 4075 du boulevard Saint-Laurent ? **Non, il a d'abord été plus au sud sur le boulevard Saint-Laurent, près de la rue Ontario.**

## INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES

### Édifice Adler, 4067-4075, boulevard Saint-Laurent :



Harry (Hirsch) Wolofsky

Armoiries multiethniques à observer : étoile de David juive, rose anglaise, chardon écossais, trèfle irlandais, fleur de lys française, harpe d'or irlandaise, feuille d'érable canadienne. Important centre intellectuel de la communauté juive : imprimerie, maison d'édition, journal quotidien Jewish Daily Eagle (Keneder Odler, en yiddish), restaurant Horn's fréquenté par les politiciens, syndicalistes, poètes, vendeurs, colporteurs, hassidim, etc. Le Keneder Odler a été la grande voix politique, littéraire et culturelle de la communauté juive au Canada.

### Un parc pour Harry (Hirsch) Wolofsky

Le conseil d'arrondissement du Plateau-Mont-Royal a adopté, le 7 juin 2004 dernier, une résolution en vue de consacrer le parc situé à l'intersection des rues De Bullion et Roy à la mémoire du journaliste Harry (Hirsch) Wolofsky.

Décédé en 1949, M. Wolofsky a été un des pionniers de la communauté juive montréalaise au début du XXe siècle. Grâce au journal qu'il a fondé, le Keneder Adler, les immigrants pouvaient se tenir au courant de l'actualité. De plus, ce journal a donné l'occasion à des poètes et des écrivains de la communauté de faire connaître leurs oeuvres et leurs points de vue. « Ce journal a donc contribué à l'intégration des immigrants de la communauté juive à la société québécoise », a déclaré Mme Helen Fotopulos, mairesse de l'arrondissement.

Parallèlement à sa carrière de journaliste, M. Wolofsky a contribué à regrouper les écoles talmudiques sous l'égide du United Talmud Torah. Il a aussi aidé à fonder la première bibliothèque juive de Montréal et à recueillir des fonds pour l'Hôpital général juif de Montréal.

« Même si beaucoup de familles qui connaissaient M. Wolofsky ont quitté le boulevard Saint-Laurent pour s'installer ailleurs, notamment dans l'arrondissement de Côte-Saint-Luc, nous avons le sentiment que renommer ce parc était une façon de reconnaître l'apport de cet homme à notre communauté », a conclu Mme Fotopulos.

## LES SYMBOLES DES ARMOIRIES

### La rose anglaise

Lorsque Henri III épousa Éléonore de Provence, la rose dorée de Provence devint l'emblème floral de l'Angleterre. De cette rose dorée naquirent la rose rouge de la maison de Lancastre et la rose blanche de la maison d'York.

### Le chardon d'Écosse

Une légende raconte qu'en 1010, lorsque les Danois tentèrent de conquérir l'Écosse, ils profitèrent de la nuit pour attaquer le château de Stains. Pour éviter de faire du bruit, ils enlevèrent leurs chaussures. La garnison fut alertée par les cris des Danois qui, en sautant dans un fossé sec, tombèrent sur des chardons. Le château et l'Écosse furent sauvés et on croit qu'en mémoire de

## **Le trèfle d'Irlande**

Selon les légendes irlandaises, lorsqu'il introduisit le christianisme en Irlande, Saint-Patrick utilisa les trois pétales du trèfle pour illustrer la Trinité. Ce serait la raison pour laquelle le trèfle devint l'emblème floral de l'Irlande.

## **La fleur de lys**

Par suite de son adoption par le roi de France, la fleur de lys devint également l'emblème de la France. Aux XIIIe et XIVe siècles, les trois pétales du lys de France symbolisaient la Foi, la Sagesse et la Chevalerie et, comme en Irlande, la Trinité.

## **La harpe d'or irlandaise**

Au nord de Dublin se trouve une colline du nom de Tara. Ce fut, pendant des siècles, la capitale religieuse et culturelle de la vieille Irlande. On peut encore y voir ce que l'on croit être la salle de banquet de 230 mètres des rois irlandais. Thomas Moore (poète irlandais né à Dublin le 28 mai 1779 et décédé à Sloperon Cottage le 25 février 1852) a fait revivre l'histoire de ce site dans l'une des plus célèbres lyriques irlandaises qui débute par ces mots : « The harp that once through Tara's hall the soul of music shed... » (La harpe qui autrefois déversa l'âme de la musique dans le hall de Tara...). Selon une légende, relatée dans *The Romance of Heraldry* de C. W. Scott Giles, cette harpe aurait été trouvée et remise au pape. Au XVIe siècle, lorsque Henri VIII réprima le peuple irlandais et voulu être considéré l'héritier légal des rois de la vieille Irlande, le pape envoya la harpe en Angleterre. Henri en fit un emblème qu'il ajouta à ses armoiries, faisant ainsi de la harpe le symbole de l'Irlande.

## **La feuille d'érable**

À la fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1834, la feuille d'érable fut proposée comme emblème du Canada.

Elle fut arborée notamment à l'occasion de la visite du prince de Galles au Canada en 1860. Elle figure dans les armoiries du Québec et de l'Ontario octroyées en 1868 et comme emblème distinctif dans les armoiries royales du Canada proclamées en 1921. Pendant de nombreuses années, la feuille d'érable a été le symbole des Forces armées canadiennes et a été utilisée pour identifier plusieurs contingents canadiens pendant les deux guerres mondiales.

Elle est devenue partie intégrante du drapeau national du Canada le 15 février 1965.

## **Autre journal ethnique**

Journal A Voz de Portugal  
4231, boul. Saint-Laurent  
Montréal (Québec) H2W 1Z4  
Téléphone: 514 284-1813  
Télécopieur: 514 284-6150  
[www.avozdeportugal.com](http://www.avozdeportugal.com)